

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXI¹

(1^{er} mars — 15 mai 1937)

Commencé à Moscou le 1^{er} mars 1937.

Antinomie du nationalisme : *L'Action Française* traite le « juif Blum » d'Allemand — et au même instant l'Allemagne met à la porte ses juifs.

L'Action Française rapportait l'autre jour que des énergumènes de province avaient eu le mauvais goût de donner un bal public le soir du 6 février (1937). Quelques patriotes furent les disperser en jetant dans la salle des boules puantes. C'était intitulé : *Rappel à la pudeur*.

Public peu intéressant à l'exposition Pouchkine — peut-être à cause du prix d'entrée, deux roubles. Il vint, quand j'y étais, deux dames, habillées sobrement de laine fine, sans chapeau, les cheveux parfaitement ondulés (leurs souliers pourtant ne valaient rien). Vision de luxe parmi les femmes aux cheveux raides sous de tristes bérets... Ces élégantes suaient la supériorité ! Dans un petit salon de musique où l'on expose le piano-forte de Pouchkine (sur lequel est ouvert *Der Freischütz*), en voici une qui ouvre le clavier, y promène ses doigts sous l'œil médusé de la Tisiphone... (Le seul fait de s'appuyer au coin d'une vitrine attire aussitôt au profane une sermonce, tout le bien de l'État est sacré...)

Aujourd'hui, jour libre, j'allais dans la rue à la recherche de visages contents et j'en trouvai beaucoup. La joie me gagnait. « L'astre mort se ranime », me disais-je. En effet, je sentais des transports aussi vifs qu'à vingt ans. De jeunes couples mangeaient en marchant ; je trouve cela

1. Les cahiers I à XX ont été publiés dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 et 95 du *BAAG*.

plein de grâce. J'aime à partager ma collation dans l'amour. Je ne crains pas non plus de manger dans les rues ; je le faisais jadis à Paris, mais je n'osais plus ces dernières années ; trop de gens me regardaient avec envie.

Ce soir, à la faveur de la nuit, je me suis glissé chez le Vieillard. « Dix minutes seulement », m'a-t-il dit (j'y suis resté plus d'une heure). Il tenait un Musset et, pour me montrer qu'il sent « les finesses de la langue », il me lit un sonnet dont presque tous les vers lui paraissent scories, illogiques, alambiqués ; un ou deux seulement, dit-il, ont la simplicité de Pouchkine ou de Goethe. Il est bien inégal, ce Musset... « Selon Baudelaire, dis-je, c'est un croque-mort langoureux. » Le Vieux croit que Mimi Pinson existe encore (si elle a jamais existé). Il se fait sur la France toute sorte d'idées romantiques... Il détaille mes habits pour en savoir le prix, manifestement moins élevé qu'en URSS (et de qualité meilleure). Il me fait voir ses souliers à claques d'étoffe, qui vaudraient cinquante francs chez nous et qu'il a payés cent cinquante roubles (il le dit en hésitant), je crois qu'il veut combler l'écart des prix... Nous convenons que la nourriture est moins chère ici qu'en France ; le pain vaut 1 rouble 20. Il veut savoir ce que les professeurs gagnent en France, spécialement les professeurs d'université, combien se paient les leçons particulières. Quant à Moscou, il insiste beaucoup sur les progrès. « Si vous étiez venu il y a dix ans, ça marchait mal, on ne trouvait rien ; maintenant il y a de l'ordre, nous avons une belle police, une admirable police... » (Je crois en effet que le progrès matériel est incontestable. L'approvisionnement se fait mieux. Payart m'a dit pourquoi...)

Sa parole en français est lente mais assez précise. « Avec plus de pratique, je pourrais, dit-il, donner des cours dans une université française, sur Balzac par exemple. J'ai fait un livre sur lui. » Je me méfie un instant ; il a dit d'abord : « J'ai fait un livre pour lui. » Ça y est, un vieux maniaque, pensais-je... Mais non, je le pousse et je vois qu'il est un vrai balzacien. Il s'oriente et il circule parmi les Raphaël, les Montriveau, les Collin... Ce qu'il préfère, c'est *La Peau de chagrin*. Le héros le plus grand, selon lui, c'est le comte de Montriveau, Ferragus (Vautrin, dit-il, après la mort de Lucien est indifférent à lui-même et tombe dans la police)... Sensible surtout au romantisme de Balzac, il me résume fumeusement son livre : il y a dans Balzac un réalisme dialectique qui lui-même se heurte avec des héros plus forts que la société, qui la bravent, mais régulièrement ces héros sont vaincus, broyés. Tous ils meurent, c'est la faillite. Eugénie meurt, le père Goriot, César Birotteau, le colonel Chabert, le sonneur dans *Les Paysans*, la Fille aux yeux d'or... Balzac est un critique terrible de la société, de l'ancienne société. Il est avant tout révo-

lutionnaire ; sans doute il vit dans son Balzac (il connaît sa vie en Ukraine, en Pologne, et ce que fit Stendhal à Moscou). Ses souvenirs sont précis. Ses vues, peut-être un peu primaires (?). Quand il baisse la tête, je vois au sommet de son crâne chauve le trou d'une balle. J'ai l'occasion de lui dire que depuis quelque temps, en Allemagne, tout propriétaire d'immeuble doit déposer un double de ses clefs dans les mains de la police pour qu'elle puisse entrer jour et nuit : « Mais c'est affreux, abominable, dit-il d'un ton larmoyant. — En France, dis-je, la police, pour arrêter quelqu'un, doit attendre à la porte toute la nuit, jusqu'au matin. » (Il éclate de rire.)

Il me sort quelques vieux livres français : une édition de *La Pucelle*, qu'il goûte fort (belles gravures), un Montesquieu imprimé du vivant de l'auteur (donc anonyme). Et le *Voyage au Kamtchatka* de M. de Lesseps, consul de France, édité à Paris par l'Imprimerie Royale en 1790. Le tome I seul parut, et ce livre, peut-être le dernier sorti avant la Révolution, serait, dit-il, unique en Russie.

Je demande négligemment s'il y a longtemps que son *Balzac* a paru : deux ou trois ans, dit-il, mais il hésite, ses mains tremblent... Nous prenons congé. (Je pourrai revenir, dit-il, le soir vers 10 h. Il m'a demandé mon nom, et comment je reçois mes lettres. Je me suis retranché derrière l'ambassade.)

3 mars.

Ce qui me fait le plus de plaisir : une leçon de gymnastique. Connaître quelqu'un de nouveau (mort ou vivant). La conversation des « gens d'esprit », l'approche d'un charmant inconnu ; on ne sait pas ce qui va arriver, etc. Le frémissement est immense. La promenade calme dans la campagne ou dans la foule. Certains jours, le regard se pose amoureux sur toutes choses sans que le désir vous taraude.

Les plaisirs de la vanité (je reconnais qu'ils sont vifs) comptent peu pour moi.

Celui de donner est grand, et celui d'éprouver de la reconnaissance. Mes plus grands plaisirs ne coûtent rien (ce sont exactement ceux de mon enfance et de mon adolescence). La marche, la rêverie, l'amour que j'échange en passant. Là-dessous brille — et parfois cruelle — la vieille étoile de l'œuvre à faire. Pauvre étoile si souvent trahie...

Visite au musée de l'Art Occidental : un arbre de Cézanne dont le feuillage est comme haché par une pluie de lumière me rappelait Ronsard :

et ta verte crinière

Plus du soleil d'été ne rompra la lumière.

Je restai longuement devant les Gauguin. Ces « divins paradis pleins d'une étrange sève » (Hugo) ? Des vers de Baudelaire m'offusquaient. Bizarre amateur de peinture ! Je me laisse aller aux correspondances ; je ne sais que suivre naïvement mon goût... Le rêve d'une Salente que Bernardin traîna la moitié de sa vie, celui que Baudelaire chante :

Un ciel pur où frémit l'éternelle chaleur...

C'est celui que Gauguin, courageux, est allé chercher. Ce voyage, hélas ! fut un fiasco. *Noa-Noa* est un beau livre ébloui. Mais il y a aussi des lettres déchirantes, désolées. On ne peut sortir de soi-même. On ne peut redescendre...

Je me disais cela en visitant le musée Tolstoï. Quelle comédie que ces photographies où l'on voit Tolstoï allant au peuple, s'efforçant d'être bon (ses portraits, avant la barbe surtout, le montrent sauvage et dur). Un mouvement de charité ne peut être voulu, décidé ; il échappe à la raison. L'homme qui s'observe est lui-même étonné quand cette inspiration pure le visite.

Je relis Sainte-Beuve (je l'avais lu à Toulon pendant mon service, et à Ibiza), et les livres critiques de Baudelaire. Mon admiration pour eux est infinie. Les pages où il définit la *couleur*, il faudrait les faire lire aux garçons des écoles ; avant de les lâcher, ils auraient au moins compris la peinture... Je m'applique aux maîtres de la critique puisque je me sens une pente vers elle, surtout vers la critique-confiance.

Révolution d'Espagne : je disais à Le Planquais (il voulait s'engager quand j'ai quitté Paris, et l'a peut-être fait ; son grade de lieutenant au long cours intéressait le bureau de recrutement) : « La cause au début était belle..., mais je me demande si maintenant, exploitée, ce n'est pas une escroquerie au sentiment républicain, à l'amour de la justice... » Il ne se laissait pas convaincre.

À présent, Romanonès, qui au début (*Paris-Soir*, août 36) avait reconnu que seul le gouvernement légal était espagnol, Marañon, qui longtemps soutint la république..., changent d'avis... Il s'effrayent des « rouges ». Faut-il aussi que je me laisse ébranler ? Il y a manifestement quelque chose de changé. Le fanatisme de la Troisième Internationale a passé par là. Je redoute ces communistes qui, pour changer le monde, le pillent. Oh ! naturellement les doctrines sont belles. Mais qu'en font-ils ? Sans doute aussi le fascisme est barbare. Je suis contre lui. Mais, des deux côtés, les pièges, les passions nous guettent. Thorez a déclaré dans un discours : « Dans quelques mois, les communistes seront au pouvoir. » Cela me paraît impossible. (D'ailleurs, que feraient-ils ? du nationalisme, de la démagogie, des emprisonnements... Ils déchaîneraient donc une terrible réaction.) Ils ont tendu la main voici quelques mois aux

partis de droite, qui les ont rejetés ; depuis, ils se sont tournés vers les socialistes, mais au fond ils les détestent. Les socialistes sont *trop révolutionnaires pour eux*. Je crois donc la situation des communistes mauvaise en France. Les effectifs socialistes, au contraire, s'accroissent. Où Doriot, l'aspirant fasciste, me paraît malin, c'est lorsque, pour répondre à Thorez, il annonce que tous les Français, y compris ceux de gauche, sont invités à se liguer contre le communisme... De Charybde en Scylla.

Question d'Espagne : responsabilité du Comité de Londres qui, fermant les yeux sur les agissements des fascistes, a permis la *juste* intervention des communistes — qui, eux, n'avaient rien préparé, assure Payart, sinon par une certaine propagande en faveur des élections. Ce qui intéressait le Komintern, c'était moins d'avoir des députés communistes (quinze à la Chambre espagnole) qu'un Front populaire.

À l'Opéra : *Carmen*. Cette musique paraît bien légère. La passion m'y semble surtout intentionnelle... Mais comment décrire la splendeur du décor, des costumes ? Notre Opéra fait sourire auprès de celui de Moscou. Rien n'est épargné ici pour le plaisir des yeux ; les figurants sont beaux, les couleurs imprévues. L'atmosphère de ce qui fut l'Espagne était sensible sur cette scène... (Le décor de la Montagne (3^e acte) dans la nuit évoquait à la fois un Greco et la petite ville de Ronda. Au 4^e acte, le rideau se lève sur les arènes de Séville.

Les gens sont au théâtre comme à un sacerdoce. À la porte de l'Opéra, il y a de la presse, mais aussi du recueillement. Les fauteuils, bien qu'à vingt-trois roubles, sont toujours comblés, on se demande comment ; les entrées de faveur ont été supprimées depuis que les théâtres ont leur caisse autonome. Terrible cohue au vestiaire ; mais il existe des accommodations... Mme Payart que j'accompagne connaît un huissier, qui nous apporte nos manteaux. « Tout, ici, dit-elle, est combinaison... »

Mme Payart : « Notre ambassade n'est pas digne de nous ; nous sommes mal installés, mal meublés. Les plus petits pays sont mieux logés que nous. Paris ne tient pas compte de nos remarques. Pour Moscou, pense-t-on, c'est bien bon... On ignore que les Russes aiment toujours le faste et qu'ils donnent maintenant des fêtes aussi somptueuses que du temps des tzars. »

« Au fond, me disait Payart, leur expérience est manquée ; ils tournent le dos à leur but, restaurent tout ce qu'ils avaient détruit (ils en sont au nationalisme, demain ce sera l'impérialisme). L'expérience est manquée, mais elle n'est pas concluante ; la question du communisme reste entière ; rien ne prouve qu'ailleurs il soit impossible. Mais ici on a voulu nationaliser une industrie qui n'existait pas ; on n'a pas vu que la production ne peut grandir que par la concurrence. Il se pourrait que nous

soyons plus près du communisme qu'eux. Ils n'ont pas d'allocations familiales, bien qu'ils poussent à la natalité. Ils ont seulement restauré l'autorisation paternelle. Au début les enfants étaient maîtres, dénonçaient leurs parents, etc. Aujourd'hui les parents peuvent faire enfermer leurs enfants (on fusille les gosses à partir de douze ans). »

Pendant le plan quinquennal, on annonçait au peuple : Vous verrez, quand ce sera fini, quel progrès, quel bonheur ! Or rien n'arriva, la misère était la même. Dans tout le pays on sentit un affaissement, un grand désespoir. Ce fut alors qu'on donna l'ordre de mieux approvisionner les boutiques pour donner quelques satisfactions. Mais, en 1931 (?), il y eut une terrible misère ; on vendit toute la récolte de blé pour payer des dettes à l'étranger, il y eut, dit-on, dix-neuf millions de morts dans la famine. Pour avoir un peu d'or on grattait les coupoles des églises. Il fallait absolument payer (comptant) les fournisseurs, au risque de se voir couper les crédits, les marchés...

Longtemps ils achetèrent à l'étranger, et maintenant encore, malgré la vague de nationalisme, ils ont encore besoin de l'étranger (pour changer les pièces de moteur...). Ford, sur leur prière, installa une usine ici, puis un beau jour on renvoya les ingénieurs américains en disant : Nous pouvons nous débrouiller seuls. Hélas ! ce fut l'apprenti-sorcier, la débâcle. On dut rappeler Ford, qui mit ses conditions et commença par écouler en URSS un vieux stock de Lincoln, ce qui explique qu'on en voit tant ici.

Les accidents de chemin de fer sont très nombreux, me dit Payart, bien que jamais les journaux n'en parlent. Il faut l'occasion d'un procès politique pour entendre accuser quelqu'un d'avoir causé 3 500 accidents. Les journaux aussitôt citent ces catastrophes tombées du ciel. Un chauffeur me disait que les Russes ne sont pas encore adaptés à la mécanique. Ils traversent les rues au hasard, se jettent sous les voitures, et quand ils manquent d'être écrasés, ils se mettent à rire. Lui aussi me dit que les accidents de chemin de fer sont nombreux, bien que l'on fusille leurs auteurs. Tout le monde boit ici, et l'usage de la vodka (je lui trouve un goût pharmaceutique) en hiver est indispensable.

« Le nombre des églises qu'on a détruites à Moscou est incroyable, dit Payart. C'était la ville aux quarante fois quarante églises (très petites, en général). Le jour viendra (comme chez nous après la Révolution) où l'on fera des fouilles, où l'on dressera les plans de ces antiquités nationales. Toutes ces destructions furent commandées par des juifs qui n'ont pas le sens national... » Après tout ce qu'on restaure, il faut s'attendre à voir revenir l'Église. « On m'a dit (c'est Payart qui parle) que l'évêque du Caucase avait reçu une offre de fonds illimités du gouvernement. »

« Au fond, dit Payart, je suis stalinien. Staline n'est pas un grand

homme, mais sa politique est la seule possible ; il est pris entre une droite et une gauche doctrinaire, ce qui pourrait l'entraîner ; il ne peut se sauver qu'en s'appuyant sur les paysans ; il a restauré la petite propriété, donné un droit de vote égal aux paysans et aux ouvriers, ce qui n'était pas auparavant (c'était la dictature du prolétariat ouvrier). Si ce pays n'était pas maintenu par une main ferme, il tomberait aussitôt dans l'anarchie. »

La question de la guerre d'Espagne fut la pierre de touche du trotskisme (de ceux qui veulent la révolution mondiale). Ce furent ceux-là qu'on traduisit en justice. Les dirigeants de l'URSS ne tiennent pas du tout à voir la Révolution au dehors. Le problème était : vaut-il mieux laisser condamner trente innocents, ou, leur laissant la liberté, risquer des milliers de morts ? Pragmatisme. L'ordre et la justice s'affrontent.

Tout est secret d'État ici, me disait E. Pour rien au monde les gens ne vous diraient où ils travaillent, ce qu'ils gagnent, le nom de leur ingénieur...

Il agace, Sainte-Beuve, avec ses mines pudiques, son moralisme et ses coups d'encensoir. On ne peut dire qu'il lui manque certaine sensibilité aux choses délicates, il entend les bruits de l'âme. Mais pourquoi ne l'occupe-t-il pas tout entière, et tient-il tant au convenu ? Baudelaire, plus cynique, négligeant de flatter, fait preuve d'une honnêteté bien plus grande. Le son de sa voix est plus pur. On le sent tout à fait dévoué au Beau et au Bien par-delà l'hypocrisie.

Selon Payart, les Soviétiques tiennent en grand mépris notre presse de gauche. Le journaliste qu'ils estiment le plus, c'est Maurras ; ensuite viennent Pertinax, Hervé...

6 mars.

Paulhan trouve mon Rembrandt trop long ; il me demande de petites notes sur la vie à Moscou, les gens, les rues, les boutiques. (Tout cela, en effet, se trouvera dans mon carnet ; je remets à plus tard.)

Gide trouve intéressant mon *Sermon* (« réussi, dit-il, savoureux, rien à changer »), mais, le portant à Paulhan, craint qu'on le trouve trop hardi (Claudel, etc.). Il a téléphoné à la maison pour dire qu'il était content.

10 mars.

Visité le musée de la Révolution, aussi ennuyeux que la Mostra Fascista de Rome. Plus de grandeur, pourtant. Bustes et portraits de Lénine, de Staline à profusion. Le bâtiment, de style Empire, est beau. C'est l'ancien Cercle anglais, que fréquentait Pouchkine.

Je souffrais d'être sans idée, d'avoir l'esprit tournant à vide, c'est

exactement le coup de fouet d'une rencontre assez heureuse qui m'a fait venir *une* idée (qui avortera peut-être). L'important, c'est que je canalise mon ardeur ; qu'un chemin s'ouvre, je marche...

L'important, c'est que j'apprenne à agencer, à filer un récit ; que je voie quels personnages je suis capable de mettre sur pied.

13 mars.

Écrit le premier chapitre de mon « roman », sans savoir où il me mènera, mais il est bon d'avoir un fil d'Ariane, ma vie allait trop à vau-l'eau. Je ne crois pas que ce récit sera bon ; l'important, c'est de mettre la main à la pâte. En route, je pense me faire des surprises.

Soirée au Théâtre Tzigane, qui aurait ravi Mérimée, et qui me ravit moi-même. Chants rauques, musique populaire, costumes colorés. Grand naturel de la troupe. Excellence des bouffons. Jeux des deux belles-mères... Pendant l'entr'acte (interminable), je lis Pascal.

... Je lus hier dans un square ce Rabelais que je me reproche toujours d'avoir sacrifié à Montaigne ; mais j'ai trop tendance à me déprécier... En lisant *Gargantua*, je me trouvais en pays de connaissance. Connaître les classiques, c'est les avoir pris et repris vingt fois, trente fois..., surtout à ces heures lumineuses où quelques belles pages étendent notre joie.

Ma méthode de composition : pendant plusieurs jours (parfois davantage) je tourne autour du sujet, j'y rêve (direction d'intention). Je prends quelques notes. Quand je me mets à ma table, le plus difficile est fait, car je possède les articulations, les mots qui portent (souvent notés à la promenade, ou, la nuit, dans mon lit). Mon travail se résume dans quelques instants d'attention profonde, et un « coup de collier » pour la mise au point.

Catharsis : l'abbé L. disait, parlant de moi (en 1925) : « Vous verrez, son premier livre sera terriblement immoral. » Sans doute avait-il raison. Douze ans après, je sens que je dois jeter ma gourme ; il y aura de l'obscurité et des facéties peu religieuses dans le travail que je projette... Il me faut déblayer le terrain. Mon âme de collégien doit se purger...

14 mars.

Me « sentir excité de prendre la lyre », comme dit La Fontaine, je dois arriver là. Les petites excitations de la journée doivent s'additionner.

À bon droit peut-être, j'ai horreur des mots qui finissent en *-tion*, surtout de les répéter — mais quelle beauté quand Pascal dit : « s'offrir par les humiliations aux inspirations » !

20 mars.

Je manque à mes devoirs, je n'écris rien dans ce carnet. Sans cesse à

l'affût de l'extraordinaire (qui n'arrive pas), je néglige d'écrire les petites choses de chaque jour. Ce n'est pourtant qu'ainsi que je pourrais rapporter les notes qu'on attend de moi.

23 mars.

Les ceintures herniaires qu'on trouve ici (très bon marché, 7 roubles) craquent après quinze jours ou amènent des ecchymoses et font venir des plaies. On m'avait demandé d'en faire venir de Paris *par la valise*. Je la reçois bientôt. Elle portait la marque d'un bandagiste. Le premier geste effrayé du malade fut de gratter sur le mur toute trace de provenance (cas d'emprisonnement).

Antisémitisme violent... motivé d'ailleurs par la prépondérance des Juifs, non plus dans le gouvernement, mais dans les administrations, parmi les intellectuels. Quatre musiciens viennent d'être envoyés à Bruxelles au concours Ysaïe. Trois sont juifs, l'autre, une jeune fille, est purement russe. Elle était au désespoir, se sentant comme étrangère et détestée parmi les autres. Son professeur nous demandait si à Bruxelles on ne verrait pas que c'était elle la vraie Russe...

Vu jouer *Les Aubes de Paris*, ce film sur la Commune dont on parlait en France depuis des années. Il fait courir Moscou. Tout ce qui parle de l'étranger attire le public (*Sous les toits...*). Hélas ! le film est manqué. Non pas que les détails ne soient souvent heureux. L'atmosphère n'y est pas. Une émeute, d'ailleurs, est-elle un sujet de film ? Cela fait pagaïe, désordonné ; les femmes qui portent le fusil et vocifèrent, cela prête à rire ; et puis, ces femmes dites françaises ont l'épaisseur des femmes russes ; la banlieue qui veut représenter celle de Paris a un air montagnard. Les discours sont trop nombreux. Sans doute les orateurs se déploierent-ils durant la Commune, mais cela ralentit l'action...

Avant qu'on ne laissât pénétrer dans la salle (les spectacles se suivent de deux heures en deux heures), la foule nouvelle du public attendait entassée, debout, dans un hall où jouaient sur une estrade des musiciens ; on se bousculait pour admirer leurs smokings violets ; des danseurs parurent. L'empressement du public à voir ce numéro vulgaire était touchant (ici, personne n'est blasé), mais me sentir obligé par l'aimable direction à ce spectacle d'attente m'était, je l'avoue, assez insupportable.

La splendeur du métro est grande. Sur les quais spacieux dont la voûte est semée de caissons cloisonnés comme le Panthéon d'Agrippa, des lampadaires aux vasques renversées jettent un éclat laiteux. Colonnes de marbre. Les escaliers roulants (il n'en est pas d'autres) sont encadrés de bois (vernissés), brillants comme ceux d'un paquebot. Les rames, fort longues (pas très abondantes), sont aérées. Nulle odeur dans les wagons,

ni sur les quais. Passablement de voyageurs pendant le trajet mangent une pomme, un croissant, sucent un « esquimau », achetés au buffet de la station. On a l'impression que pour beaucoup le métro est une attraction, un Luna Park. C'est en tout cas un objet de luxe (0,30 — le tramway ne coûte que 0,10). Je m'aperçois du nombre de ceux qui ne savent pas lire. Beaucoup, sur les quais, descendent sans besoin dans les pissoirs souterrains, ou en wagon vous demandent le nom de la station que l'on traverse.

Rencontré dans la campagne trois vaches qu'un paysan menait. Je ne vis jamais rien de plus maigre. « Mais, me dit-on, les vaches ont bien grossi depuis quelques années. C'étaient de purs squelettes avant la loi qui accorde aux paysans le droit d'avoir une vache personnelle. Aussitôt on en vit reflourir, les veaux réapparurent. Lorsque d'abord tout fut collectivisé, le cheptel fut presque anéanti ; les paysans préféraient tuer leurs bêtes.

» Aujourd'hui, nouveau problème. On s'aperçoit (les journaux sonnent l'alarme) qu'on a semé dans le pays cinq fois et demi moins de blé que l'an passé — et cependant les conditions de temps sont meilleures. Les paysans se croisent les bras ; ils ne voient plus l'utilité de livrer les 90 % de leur récolte tout en étant mal payés de leur peine... Il est tout juste temps de relever la récolte future par des moyens violents (on verra sans doute des patrouilles aux champs). Mais la violence ne viendra pas à bout des paysans. Il n'y a qu'une chose qui les intéresse : la terre ; il faudra donc peu à peu la leur rendre, si le pays veut manger. Déjà on leur a rendu un éclos. Il faudra accorder davantage... »

Parmi les jeunes, garçons et filles (et même chez les militaires), l'âcreté du sang paraît fréquente. Mauvaise nourriture (pas pour l'armée), mauvais savon, continence ? Assez souvent des écrouelles ou, dans le cou, des ganglions apparents qui ne demandent qu'à suppurer. Marques de variole. Mais quand ils se mettent à avoir bonne mine, le spectacle est enthousiasmant. Les visages colorés et pleins, les yeux clairs véritablement éclatent de santé.

À Paris, lorsque, par hasard, sur les boulevards ou dans le métro, les yeux rencontrent un visage où se lit l'équilibre, l'assurance, on se sent pris d'une fière émotion. Enfin un homme libre ! Il n'a pas peur, il consent à lui-même. Rien ne saurait l'affaiblir, le diminuer. Il est maître de son regard et de son jugement.

Ici, sans vouloir le chercher, l'étranger attire la curiosité (les yeux). Dans le métro, dans les tramways, on l'examine longuement. Il est vraiment d'un autre monde. On sent autour de soi une sympathie étrange pour l'inconnu qu'on porte, et il est très difficile de résister à cet enveloppement, non pas qu'il se manifeste extérieurement — les gens cachent

leurs émotions, les visages sont le plus souvent impassibles, — mais toujours, de tous côtés, on se sent épié, disséqué... Peut-être les gens, en silence, se saoulent-ils d'air libre, d'horizon lointain. (Ils n'ont pas le droit de quitter sans passeport la ville pour plus de vingt-quatre heures.)

Je me souviens de ce garçon de restaurant à Rome, qui nous servait, mon ami L. et moi, d'un air apitoyé : « Le ministère français est encore tombé, vous êtes sans gouvernement... », et que Letellier cloua en disant : « La Francia e un paese libero ! »

Les mots que répètent sans cesse ceux qui connaissent ce pays : Ici, tout est possible.

Toutes les maladies existent en Russie, me disait un bactériologiste, mais certaines sont fort circonscrites. « Le plus curieux, me disait-il, c'est qu'avant la loi de 1934 beaucoup de gens n'avaient jamais entendu parler de l'homosexualité, mais, depuis que ce délit encourt de trois à cinq ans de prison, l'attention s'y est portée — et le goût s'est propagé — d'autant plus que la loi défendant d'aborder les femmes laisse l'autre champ plus libre. Beaucoup de goût chez les Russes pour les parties collectives.

On épouse une femme, à Moscou, parce qu'elle a une chambre.

24 mars.

À partir d'aujourd'hui on ne dit plus dans la presse : Staline, le plus grand homme de tous les siècles et de tous les temps, l'ami des travailleurs du monde entier, le grand, le magnifique. M. Staline vient de donner des ordres formels. (Sourdine).

Théâtre des Enfants : *La Clef d'or*, d'Alexis Tolstoï. On prend les enfants au sérieux ; rien n'est épargné en couleurs, en machines pour les éblouir (pour prêcher, aussi : le dernier acte est tout propagande, l'URSS le plus grand pays du monde, etc.). Spectacle bien plus beau qu'au Châtelet, où le faux luxe règne ; ici la scène est plus petite, le contact s'établit avec la salle ; les acteurs jouent avec amour, avec l'amour des enfants qui le leur rendent bien. Peu de grandes personnes, mais des gosses à foison ; leurs réactions sont toutes pareilles.

Le foyer est tout plein de marionnettes jouant, de Pères Noël, de sapsins chargés. Des tanks admirables, des bateaux de guerre sont exposés ; les garçons les regardent avec ivresse car on n'en trouve pas de tels dans les magasins. Tout ici est un paradis, mais on ne peut rien toucher (les petits animaux, les poupées sont d'ailleurs attachés avec un fil de fer... Mais nous n'avons rien de tel : nos enfants sont des pauvres).

L'importance du pain. Un soir très froid, je me souviens de ces ouvriers qui tous, un à un, descendaient en courant du tram, à une porte de

Moscou — il était tard, — et qui achetaient dans une échoppe mal éclairée un pain qu'ils emportaient sur leur poitrine, dans la nuit. Dans la journée, on rencontre assez souvent des hommes portant du pain (on en fabrique ici de toutes les formes). Il semble que certains le portent avec fierté, en tout cas avec recueillement... En pleine nuit, même, on voit des gens rentrant avec leur pain.

Nombreux aussi, les pères qui promènent au bras leur bébé.

On voit en montre chez les épiciers d'immenses pyramides de boîtes de conserve. Je me demande si elles sont pleines. Chez nous, les marchands de vin exposent bien des bouteilles vides...

À propos de Vildrac, Payart me dit que « c'est un grand tort de croire que l'enthousiasme existe encore ; il est mort depuis longtemps ; les défilés, les manifestations, c'est une corvée, l'occasion d'user des chaussures. Au moment du procès Radek, je me souviens des lugubres cortèges avec bannières qui défilaient dans la neige... Quant aux mystiques du Communisme, eux aussi ne sont plus qu'un souvenir. »

Nombre extrême de militaires (qui n'ont pas l'air du tout martial). L'uniforme gris fer est très sobre. À toute heure du jour on en voit ; ils ont l'air de se promener. Le métro en est plein.

Viollis insistait sur le manque de coquetterie des femmes. On voit cependant des ongles vernis. Chadourne n'avait pas vu de couples enlacés ; il y en a sur les bancs, dans les rues, etc. (Tout cela montre comme en quelques années ce pays change.)

Je revois ce douanier, à la frontière, examinant un à un, sur leurs deux faces, des disques de phono qu'un homme avait dans sa valise.

... Une des nouveautés, maintenant, c'est, dans une vitrine, de voir un orchestre de nègres en carton devant des cymbales, etc. On se récrie, on s'assemble devant ce tableau vivant (importé d'Amérique, je pense).

27 mars, veillée de Pâques.

(Il y a un an, soirée à Nice, entre Michel et Martin du Gard...)

Je reste dans ma chambre ; d'ailleurs il pleut. Je renonce à rôder, cela est trop aléatoire, décevant. J'y perds mon temps, ma valeur (au sens d'énergie).

Ce matin, composition trimestrielle avec Loulou. L'après-midi, je l'emmène au musée des Beaux-Arts voir des moulages de la Renaissance. Plongée dans Florence. Au retour, parcouru *Rome contemporaine* d'Edmond About ; tout ce qui est d'Italie parle à mon cœur... Insatiable de lecture en ce moment (j'ai toujours une crise bouquinante vers Pâques). Cela vaut mieux que rôder. D'autant plus qu'à présent, ayant pris l'habitude de travailler le soir, je peux lire avec profit jusqu'à une heure

avancée. Écrit trois chapitres de mon roman. Je suis en panne depuis.

Ce soir, lu une brochure de Mgr d'Aerigny, *Pâques 1926 en Russie*. Toute grandeur est irrésistible ; j'ai lu avec émotion le récit de ce voyage où un prêtre allait porter à des catholiques abandonnés sa parole et sa foi. Très premiers chrétiens, ou Port-Royal après la condamnation. Le livre, écrit simplement, mais non sans art, fait sentir les larmes, les élans de ces fidèles qui revivent. Impossible de n'être pas pour les persécutés (le mot de Proudhon).

Lu aussi (ou plutôt parcouru, mais je suis tombé sur les beaux passages) *l'Essai sur la Littérature anglaise* de Chateaubriand. Plaisir immense. Trop près de cette lecture pour en juger (et qu'importe ?).

Entr'ouvert ce matin le *Voyage en Orient* de Lamartine. À revoir. Ressemblance, m'a-t-il paru, avec Jouhandeau, pour l'importance donnée à de petits détails, la vanité sentimentale, etc. Intelligence assez courte.

Lu ces jours plusieurs bouquins sur l'URSS. Je n'ai pas fini.

29 mars.

Méto. Pas un seul banc sur les quais. Les attentes entre deux rames sont au moins d'un quart d'heure.

Manège. « Je voudrais le petit cheval noir. — Impossible. Aujourd'hui, il est à l'Opéra. » Les rares chevaux de selle servent à la fois aux amazones et à la figuration des théâtres.

Madame D. (très amie du régime) se plaint de l'insolence des gamins de Moscou, de leur plaisir à nuire. « Ils font exprès de marcher dans une grosse flaque quand vous passez pour vous éclabousser, ils percent les manteaux avec des canifs... — Mais comment, à l'école, ne leur donne-t-on pas un peu d'éducation ? demande Mme Payart. — En classe, on ne parle que de politique. — C'est curieux, avec moi, quand je suis dans la rue, les enfants sont polis. — Ils voient que vous êtes étrangère, et d'ailleurs ils s'attaquent surtout aux gens qui ont l'air pauvre. »

Tendance des Russes à s'agglutiner (Rivière, en captivité, l'avait remarqué). Très amusant, les ouvriers qui reviennent du travail sur un camion ; qu'ils soient deux, qu'ils soient dix, qu'il y ait de la place ou non, leur plaisir est de s'entasser, de se serrer les uns sur les autres. On lit je ne sais quoi d'animal (charmant, d'ailleurs) sur leur visage dans ces moments...

Ce peuple de vagabonds qui n'a pas le droit de quitter sa ville, son lieu d'attache, plus de vingt-quatre heures, quel drame de tous les instants, me semble-t-il. Cette évasion qui ne se fait pas dans l'espace, je crois qu'elle doit se produire à l'intérieur. J'imagine des abîmes de refoulement (dont j'entrevois quelques-uns). Mais la théorie classique demeure

re, que les passions de l'amour sont indignes d'un communiste...

Maladresse qu'il y avait d'intéresser les gens à un intérêt collectif, alors que beaucoup ne sont même pas arrivés à la notion d'intérêt individuel. Toujours la charrue avant les bœufs.

Culte du théâtre : deux actrices de l'Opéra sont ambassadrices ; la plus grande chanteuse est femme d'un ministre. Il n'y a pas de dîner officiel où ne paraisse un acteur connu, un régisseur, etc. Le niveau des acteurs, me dit Mme Payart, est d'ailleurs plus élevé que chez nous. Le manque de personnalité des Russes (très peu d'idées personnelles) leur permet d'être d'excellents acteurs ; leur réceptivité se fait active ; ils commencent d'exister en créant un personnage, ils se réalisent ainsi. Le jeu de leur moindre figurant (j'arrive de voir *Sur le Don paisible*) est admirable. Rien n'est épargné pour la splendeur de l'Opéra, nulle lésine. On ne craint pas de jeter cent figurants sur la scène. La beauté de ces spectacles, seul luxe public de l'URSS, est, selon Payart, la soupape.

Je lis toujours des bouquins sur l'URSS. Bien des gens avaient dit voici dix ans ce que Gide écrit aujourd'hui. Comment l'ignorait-il ?

Je lisis à Rome qu'on pouvait se baigner nu dans le Tibre, et sur la place Bocca della Verità... il y a vingt ans. Arrivé trop tard, pensais-je ! À Moscou il en va de même. On se baignait nu dans la Moskowa au début du régime...

Drôle de promenade, aujourd'hui. J'avais remarqué déjà que les environs immédiats de Moscou sont presque toujours semés de gendarmes ; de grandes étendues de bois (anciennes propriétés des nobles) sont entourées de barrières, de palissades que gardent de loin en loin ces gens. Car aujourd'hui ce sont les hauts fonctionnaires qui habitent là... Aussi toutes les autos des passants (il y en a peu) sont-elles dévisagées, examinées.

Quittant la grande route, aujourd'hui, il nous prit l'idée de prendre une route de traverse que n'interdisait aucun écriteau ; nous étions dans l'auto de l'ambassadeur (drapeau français, etc.) ; une sentinelle à l'entrée de cette petite route nous laisse passer. Nous descendons bientôt de voiture pour marcher un peu vers les bois, mais presque aussitôt arrive derrière nous une voiture de la police faisant sa ronde, qui interroge le chauffeur, puis qui nous devance et va s'arrêter (elle nous regarde au passage) à 300 mètres. Manifestement, nous ne devons pas dépasser cette limite (c'est par ici qu'habite Vioganovitch). Laisant la route, nous nous mettons donc à patauger dans les bois (c'est la fonte des neiges), suivis d'assez près par un militaire qui était dans la voiture. Il nous suit jusqu'à notre retour à la voiture, non loin de laquelle se tenait la première sentinelle alertée... Et c'est ainsi dans toute la campagne moscovite. Impossible d'aller aux champs. Toutes les issues sont bouchées. Hors la grande

route (sur laquelle déjà on est suspect), aucun passage n'est possible ¹. Une seule région qui restait libre est maintenant toute morcelée, car on va y construire des maisons de repos. Ils ont une peur bleue, me dit Payart, de se faire assassiner, tout le monde tremble ; il y a bien cent voitures qui sans cesse rôdent aux alentours de Moscou, surveillant tout ce qui se passe.

Quant aux déjeuners du Kremlin, c'est quelque chose d'effrayant. La cuisine se fait dans l'hôpital du Kremlin ; les plats sont transportés dans une malle fermant à clef (il n'y en a qu'une) ; on ouvre cette malle et l'homme chargé de la surveillance goûte devant tout le monde les choses avant qu'on se serve.

Les Grands Magasins. On y vend de tout. Cela tient du marché parisien, des souks, de la Samaritaine. Et aussi de la coopérative. Rien n'est de bonne qualité, mais les clients défilent avec admiration. On est malgré soi ému... Si l'on se met, ici, à observer, aussitôt l'émotion vous gagne.

... Quand je lis une phrase embrouillée, je crois voir la bouillie du cerveau de l'auteur.

30 mars.

Matinée au Cirque, avec Loulou et les enfants de l'Ambassadeur. J'adore ces spectacles. Il me plut de les comparer à ceux de Paris ; ne leur cèdent en rien. Surtout des acrobates ; un seul clown.

Plus un seul morceau de craie dans Moscou. Les écoliers sont ravis.

Le coiffeur et la manucure de Mme Payart venaient depuis cinq ans chez Mme Payart. En pleurant ils ont dit l'autre jour qu'ils ne pourraient plus venir... (On n'a pas dû le leur défendre positivement — ils seraient arrêtés, — mais leur faire peur ².)

... Ce matin, Mme Payart téléphone devant moi chez son dentiste ; ça sonne en vain. Ce dentiste, un des trois qui aient le droit à une clientèle privée, celui des diplomates, vient d'être arrêté. Sa femme et ses filles (on ne sait comment) vivent à Riga. Il avait demandé la permission dernièrement d'aller à l'étranger. « Oui, lui fut-il répondu, à condition que votre femme et vos filles reviennent ici » (otages...). C'est d'ailleurs la troisième fois que ce dentiste est arrêté. Cela n'est pas un événement. Tous les habitants de Moscou, dirait Mme S., sont allés au moins une fois en prison.

1. Nous roulions aux couleurs françaises. Toute voiture particulière eût été arrêtée.

2. Je trouverai d'ailleurs beaucoup plus amusant d'aller chez le coiffeur de tout le monde. Mais là n'est pas la question.

1^{er} avril.

Madame Payart assistait hier à un dîner en l'honneur d'une mission médicale étrangère. Discours éloquentes : ici tout est pour l'ouvrier, l'hygiène, les soins, les traitements. Tout offert par l'État. Sortant de table, Mme Payart signale à une des présidentes le cas du fils de son ancien chauffeur, qui aurait besoin d'aller dans un sanatorium : « Qui peut payer pour lui ? » lui répond-on aussitôt. (Ce serait de 650 à 1200 roubles par mois...)

Sans dot (film sur l'avant-guerre, d'après Ostrowski). À mes côtés, un pionnier de treize à quatorze ans (cravate rouge, ce sera plus tard un communiste) se tenait irrésistiblement les côtes dès que paraissait sur l'écran, ne fût-il pas comique, un pope.

Beaucoup d'enfants l'autre jour au Cirque. C'était la fin des vacances de Pâques. Mais, aussi bien qu'un jour de semaine, aujourd'hui (2 avril) la salle de cinéma pour enfants ne désemplissait pas (une séance toutes les deux heures). On y donnait *Tom Sawyer* (Mark Twain), sujet vraiment pour les gosses qui étaient palpitants.

Pas mécontent des trois chapitres de mon roman que je viens de relire. Mais pour pouvoir continuer il faudra que je me prive de quelques sorties nocturnes. L'inspiration ne peut être gagnée que sur l'aventure. Il faut que je me châtre d'amour et de surprise pour pouvoir écrire. Ce sacrifice est dur, car les nuits ici sont fécondes... Toucher ou seulement entrevoir le bonheur est épuisant — pas tant de le cueillir que le chercher — et ne pouvoir en jouir à fond...

Je me plais à croire que mon ascendance slave me fait trouver tout naturellement ce qui peut toucher les Russes. Je me dis souvent que, si ma tête est française, mon cœur a je ne sais quoi d'étranger. C'est ce mélange qu'il faut produire, accorder. Courage. Travailler est aussi joyeux qu'aimer. Un si petit effort suffit pour que les idées viennent...

8 avril.

Titre ? « Notes d'un étudiant sur Moscou », ou, plus simplement : « Notes sur Moscou »...

Vêtements des hommes : décrire comme c'est assorti à la race, la carrure, le teint de l'Étrusque. La veste à côte. Souvent des cabans de marin, des tuniques bleues à boutons dorés, des capotes kaki. Ils finissent d'user des habits de l'armée (comme les Arabes). Ces habits sont d'ailleurs en bon état. Parfois les gosses portent des bonnets de militaires, qui sont en drap, pointus, l'étoile rouge au front.

Les intellectuels (?) en hiver portent un manteau noir avec col de loutre ou d'astrakan, et la toque assortie. L'effet est du meilleur goût.

Bazar : cruches à l'effigie de Pouchkine.
L'Église n'a peut-être de grâce que souffrante.

Arrestation de l'ancien chef de la Guépéou (il était détesté et juif).

La Radio vient d'annoncer que quelqu'un encore va être arrêté (Iagodov ?) ; effet sur le public.

Musée des Beaux-Arts : gros buste de Staline entouré de lilas blancs, comme au mois de Marie.

Il nous faut quatre ouvriers pour faire le travail d'un seul, avouent les journaux.

Musée antireligieux : une boutique de la rue Saint-Sulpice.

Ces musées imitent pâlement certaines boutiques de la rue Saint-Sulpice, où la masse des pieux brimborions présente les dernières inventions du goût : vierges chantantes, vierges phosphorescentes... À Lourdes, une maison affichait sur un tableau : Tarif de nos Vierges.

Craint un moment que mon séjour ici ne soit bien abrégé : Payart est nommé à Valence..., mais non, la famille restera à Moscou. Les projets de Payart sur l'Espagne sont intéressants (on attend beaucoup de lui). Nous avons souvent causé de ces affaires. En ce moment, les souvenirs qui me restent d'Espagne ont quelque utilité.

Je crois les Russes de tempérament moins précoce que nous. Mais comme ils paraissent jeunes plus longtemps !

Que de fois des gens que je suivais négligemment ont pris leurs jambes à leur cou...

Dans les u..., ils ne distinguent pas le tien du mien. Ils font des comparaisons par la vue, le toucher. Des groupes se forment autour de certains jeux de main... Tout cela est admis...

Je crois les Russes, toujours sous leur aspect froid, dans cet état d'effusion où (nous) met le vin.

Il faut savoir que le salaire officiel (légal) d'un ouvrier est de deux cents roubles par mois. Une bicyclette vaut sept cents roubles, mais on ne peut en avoir une que par faveur. La moto, c'est le grand rêve (que l'on n'atteint pas).

Arrêtez-vous dans quelque ville un moment sur un trottoir et attendez. Bientôt il surgira un drame, vous verrez des manèges étranges, des gens qui reviennent... Les sujets de roman foisonneront. Ici c'est encore plus compliqué ; le moindre passant, ses gestes, son costume prennent une signification, puisque c'est un nouveau monde et qu'on n'a pas la clef du mystère. (On les questionnerait qu'ils ne sauraient pas répondre.)

Veille de jour libre. Erré tout un soir à la recherche de petits faits. Toujours ce besoin de s'entasser — des ivrognes, sur des bancs, l'un sur l'autre ; dans des squares, des soldats, des garçons, s'empilant sur un

banc pour entourer cette idole : une femme.

Le jeune officier russe de Stendhal passe.

Je n'ai encore rien vu ici de ce qu'on *montre*. Je me suis privé des beautés techniques, des installations merveilleuses ; je crois aussi être resté inconnu. Je n'ai pas connu de Russes. On pourra me le reprocher. Je n'en ai point fréquenté pour leur éviter des ennuis ; on m'avait d'ailleurs prévenu que je ne verrais que ceux qui sont *autorisés*. (Je déteste les permissions autant que les défenses.)

Ce qui me frappe ce soir dans les rues, dans les squares, c'est l'insouciance. La nuit est fraîche (après l'hiver elle semble douce). Rien que de la jeunesse ; peu de solitaires ; on marche silencieux, ou bien ce sont quelques éclats très gais. Certains (garçons), dans des groupes, tiennent une guitare ou un accordéon. Le moindre objet dans la main d'un Russe paraît fastueux. Il a une manière de le tenir (non point en avare) que je trouve émouvante. J'aime la haute casquette placée un peu en arrière, qui laisse toujours dépasser les cheveux (ils ont l'air de doux apaches).

Vu ce soir, par une fenêtre au rideau mal tiré, un sous-sol plein de lits, un dortoir. Dans un coin, un jeune garçon en manches de chemise feuilletait un livre, assis sur son lit, en parlant à un camarade que je ne voyais pas. Cet abri était propre. Assez monacal. J'aurais aimé y dormir. Sur le rebord interne de la fenêtre, des bouteilles de lait.

Passé devant un grand restaurant. Par les rideaux mal fermés, je vois d'énormes lustres étincelants et de petites tables rapprochées, entourées de dîneurs comme à Montparnasse.

Sur un banc, dans un square, un ivrogne (encore jeune, distingué) vient s'asseoir près de moi ; il m'offre une cigarette, et pose près de moi sa serviette, son chapeau. Comme dans un salon...

À la fin du *Don paisible*, très beau défilé révolutionnaire : soldats, marins, marchant en chantant dans la nuit, éclairés par des torches, ils sortent d'une gorge. Des drapeaux rouges flottent au bout des baïonnettes. La salle est transportée... C'est encore là seulement que j'ai vu l'enthousiasme, que j'ai senti vraiment la Révolution.

18 avril.

Carnet en panne. J'écris la nuit en me forçant. J'ai toujours peur de ne pas faire assez bien, c'est ce qui arrête ma plume. Pour que ces notes aient de l'accent, il faut *peut-être* les écrire au galop (je sais d'avance que je ne pourrai pas y changer grand'chose). Ce qui m'intimide, c'est que (dans mes notes) on m'y trouve moi-même autant que l'URSS, et que, voulant donner une image exacte de ce pays, j'offre de moi une si pauvre image.

Dans les campagnes, et les plus reculées me dit-on, on est surpris d'entendre appeler des chiens *Trésor*, ou de quelque autre nom français. C'est un souvenir du barine qui appelait ainsi ses chiens.

Pris le thé au National. Deux grosses élégantes, peintes, viennent s'attabler près de moi au retour de leurs emplettes.

On annonça dans la maison (le chauffeur) que ce serait un Juif (M. Levi) qui habiterait ici pendant l'absence de M. Payart (assurant l'intérim). La cuisinière se mit à pleurer ; la femme de chambre affolée me demanda si au moins c'était un Juif baptisé...

Ne pas oublier que de par la Constitution de 1917 (?) tout ici est propriété nationale, que l'exploitation de l'homme par l'homme est abominée.

La loi sur l'avortement — rapportée.

Nous rencontrons un soldat qui dans la rue salue un officier. « C'est une nouveauté, me dit Payart. Vous voyez en ce moment la dernière conquête révolutionnaire s'effondrer. Ils bouclent la boucle. Tout rentre dans l'ordre. » C'était le prokase (?) n° 1 (ou n° 2 ?) qui reconnaissait l'égalité de tous les militaires, tous camarades, et abolissait au dehors le salut. Ils ont peu à peu tout restauré, maréchalat, galons, décorations..., et salut militaire.

La Dernière Nuit, excellent film sur la révolution. « Vrai surtout pour ceux qui ne l'ont pas faite, me dit Steiger, mais vrai quand même, car il faut faire faux pour être vrai. » Scènes de massacres, fusillades. Plusieurs éclats de rire dans la salle (peut-être tuait-on des blancs)... J'ai entendu le même rire à Toulon également, quand les blessés hurlaient dans *Quatre de l'Infanterie*.

« Pas de pays, me dit L., où la dignité humaine soit plus foulée aux pieds, où l'homme soit moins respecté. »

Tableau que reproduisent les journaux : l'arrivée de Lénine à Lénin-grad. Tout de suite derrière Lénine, posant déjà à la Napoléon, se voient Staline et Molotof, qui à l'époque étaient, dit-on, dans la foule, tout à fait inconnus. Le plus savoureux, c'est que le tableau a été fait d'après un document photographique.

J'ai vu un gros camion dont on déchargeait des caisses d'oranges et de citrons portant l'étiquette de Murcie. On me parle aujourd'hui des dons que les ouvriers espagnols font en fruits aux ouvriers de l'URSS. On peut en effet se procurer des oranges au prix de deux roubles la pièce.

Prix du beurre : 23 roubles.

Steiger, l'autre soir, vêtu d'une étoffe soviétique (assez belle à voir), 250 roubles le mètre (le double de la meilleure étoffe anglaise). On enverra des coupons à l'Exposition de Paris... pour que les gens croient que

l'on est ainsi habillé à Moscou. On pourrait faire le tour de la ville pour trouver de cette étoffe. Qu'on exporte ce qu'on a de meilleur, qu'on se prive même, je l'accepte. Mais qu'on fabrique dans l'intention de bluffer, c'est trop pour moi.

Vie de Pouchkine. On lui refusa en 1830 (et son biographe s'en indigné) la permission de faire un voyage en France ou en Italie (ou, à défaut, en Chine). Mais ne dit-on pas que Gorki, les dernières années de sa vie, ne put plus quitter l'URSS et que les rigueurs du climat ont hâté sa fin ?

Printemps : des paysans loqueteux (débrouillards), pour gagner quelques sous, paraissent au coin des rues (un pauvre sac à leurs pieds), proposant une branche de sapin avec ses pommes ou un rameau duveteux (triste marchandise)...

Propriétés nationales... La quantité, la densité des fils de fer barbelés qui entourent les champs au bord des routes est incroyable, sans compter les hautes palissades vertes — fort bien tenues — qui ciment les résidences privées à la campagne, autour desquelles tournent des sentinelles.

Opothérapie. Pas de pharmacien qui n'expose et souvent n'entasse des flacons de *Spermocrine*. Je me demande, puisque la production est rationalisée, à quels besoins — et de quelle clientèle — répondent ces extraits.

Sur la mort de Pouchkine. « Vers midi, Pouchkine demanda un miroir, s'y regarda pensivement, puis eut un geste de la main. Le pouls se ralentit et, bientôt, cessa complètement d'être perceptible. »

Vu dans un parc des pelotons d'aviateurs s'entraînant à défiler pour le 1^{er} Mai. Je suis frappé de la gentillesse des moniteurs, ni cris, ni injures. Pourtant, les groupes manquaient de gravité, de cohésion ; leur pas était pesant, irrégulier ; les hommes semblaient gênés de leur flingot, comme d'un balai.

Dents en argent très répandues.

L'URSS a besoin d'une Europe stable, conservatrice. Tout mouvement révolutionnaire l'inquiète. L'abdication d'Édouard VIII ébranlant la couronne d'Angleterre leur a été un coup sensible. Quant à l'élection de nos soixante-douze députés communistes, ce fut, dans les hautes sphères, de la consternation.

Un cinéma affichait *Le Cirque*. J'y entrai pour voir une fois de plus Charlie Chaplin. Mais il s'agissait d'un *Cirque* soviétique, datant de 1936. Le mot d'ordre étant à la joie, on s'y bat les flancs. Les films américains de music-hall peuvent paraître haïssables, mais on ne leur niera pas de l'entrain, de la somptuosité. Ce serait de mauvais exemple ici ; donc on les interdit. Mais pourquoi en donner cette piètre imitation ? Dans un décor de faux luxe, les acteurs chantent sans raison ; joie forcée.

On nous fait assister à un déjeuner en tête à tête élégamment servi, où la brutalité des deux convives, leur façon de traiter le valet est affligeante. Ils veulent paraître à leur aise. La scène est à Moscou, dont on voit l'Opéra. Pourquoi donner au peuple ces visions de « grande vie » dont on condamne à grands cris le factice ? L'atmosphère même du cirque, de ses coulisses, avec son bariolage, les races qui s'y croisent, le mystère est tout à fait manqué. Et la platitude des effets comiques, navrante. Ce film ne se verra pas à l'étranger, car naturellement la Censure n'offre à nos cinémas que le meilleur.

Manque de compétences. Ils ont ici des spécialistes remarquables dans certaines branches, mais pas d'élites, faute de culture générale, pas de société pensante. Depuis quelques mois on a rouvert aux fils d'anciens bourgeois les écoles supérieures, pour améliorer le niveau intellectuel. Mais, en supprimant toute critique personnelle, toute initiative, comment obtenir la culture ? Bien au contraire, si la diffusion de l'enseignement à tous commence d'ouvrir les esprits, ne faudra-t-il pas bientôt le restreindre ? L'enseignement, d'ailleurs, reste très primaire. On m'assure qu'un ingénieur soviétique équivalait à un bon contremaître de chez nous.

J'avais reçu quelques revues que je parcourais dans le métro, quand mes yeux rencontrèrent ceux d'un vieillard bien mis dont le regard d'admiration me fit pitié.

Piatakof : on l'accusa d'avoir débarqué en avion à Oslo, ce qui fut démenti par la Suède ¹. On l'accusa d'avoir bâti un village ouvrier à deux kilomètres d'une usine dont les exhalaisons de cuivre (vapeurs) pouvaient empoisonner les ouvriers. La préméditation était manifeste (si l'usine avait été à trois kilomètres, c'était du sabotage : une distance pareille, quel temps perdu !). Résultat : les ingénieurs à qui on demandera de conduire une entreprise se déroberont. L'initiative est tuée. On en fera le moins possible ; on voudra passer inaperçu. Surtout pas d'histoires, dira-t-on comme au régiment. Vie de caserne, avec tout le laisser-aller et l'absurdité des peines qu'elle comporte.

Payart pense que l'affaire Rikov (crime passionnel arrivant au moment où Staline voulait brimer la Guépéou) fut exploitée, sinon provoquée par la police. On tua à la même heure que l'assassin cent quarante-sept détenus politiques, à Leningrad, qui n'avaient rien de commun dans l'affaire, qui croupissaient depuis trois ans.

Incendie des villages, pour forcer les gens aux kolkhoses.

1. *Sic.* Sans doute faudrait-il lire *Norvège* — ou *Stockholm* ?

Importance de Pouchkine, poète national ; tous les théâtres vivent sur lui, livrets d'opéra, ballets, féeries... Nous n'avons pas l'équivalent de cela en France. Pouchkine est pour les Russes ce qu'était Homère pour les Athéniens. (Nous avons trop d'écrivains. En Italie aussi, on trouve le culte de Dante.) Chacun sait par cœur des vers de Pouchkine. On donnait l'autre jour *Le Pêcheur et le poisson d'or* au Théâtre des Enfants. Une dame, avant le lever du rideau, sur la scène, fit une courte introduction. Elle commençait parfois un vers que les enfants, *en chœur*, complétaient...

Personne, ici, me dit Payart, ne peut se coucher tranquille, sans s'assurer qu'il ne sera pas arrêté dans la nuit ou le lendemain. Je crois qu'à cette terreur continue on doit réagir assez vite par l'apathie.

(À suivre)